

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Héribert VEUTHEY

La terre valaisanne : poésies de Louis de Courten

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 24-28

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Terre valaisanne ¹

Poésies de Louis de Courten

La Maison Benziger et C^{ie}, à Einsiedeln, a publié ces jours passés un gentil petit volume intitulé : « La Terre valaisanne. » Cet ouvrage, édité selon le goût du jour, renferme les poésies composées par M. Louis de Courten, qui fut

(¹) *La Terre Valaisanne*, de Louis de Courten. — Prix 2 fr. broché.

arraché en juin dernier, à vingt-cinq ans, d'une manière si cruelle et si imprévue, à sa famille et à son pays.

A vingt ans, nous sommes tous poètes ; au fond du cœur de chacun de nous, il est une étincelle sacrée, un foyer ardent qu'il faut savoir attiser : cette étincelle, ce foyer, c'est la jeunesse, avec ses illusions, avec son idéal. M. L. de Courten eut ce grand talent, qui est plus rare qu'on ne pense : il sut être jeune à vingt ans.

Il a chanté, lui, le rejeton d'une vieille souche seigneuriale, les souvenirs des temps passés ; ⁽¹⁾ d'un trait de plume, il a ressuscité d'antiques et vénérables figures, ensevelies depuis longtemps dans les caveaux de Valère. Ici, c'est Hildebrand Jost, qui fut vingt-cinq ans évêque de Sion :

Devant la cheminée où flambe un feu de chêne,
Le prince-évêque, assis dans son fauteuil de cuir,
Entend la feuille morte au dehors tressaillir
Et frapper aux vitraux, ainsi qu'une phalène. ²

Là, il nous montre Wuischard, comte de Rarogne,

Dans la salle gothique et sombre du château,
Debout, superbement entouré de ses reîtres,

tandis qu'au dehors gronde l'émeute qui, demain, réduira en cendres le « burg » seigneurial des Rarogne.⁽³⁾

M. Louis de Courten se complaît au milieu de ces personnages antiques, symbolisant la bravoure intrépide du moyen-âge ; là, il se sent dans son milieu, on voit qu'il cherche à vivre, au moins en souvenir, cette vie des vieux chevaliers valaisans.

Le poète célèbre ensuite, ⁽⁴⁾ en de délicates aquarelles, son pays qu'il aime tant, sa belle terre valaisanne. .

Tour à tour, il nous promène à Savièze,
Savièze, joyeux et vert sous les charmilles.
Et sous le pampre, où juin fait fleurir le muscat,

⁽¹⁾ Première partie : « Les anciens âges ».

⁽²⁾ Larme d'évêque, p. 11.

⁽³⁾ La veillée d'armes à Beauregard, p. 16.

⁽⁴⁾ Seconde partie : « Sur la montagne. »

aux Mayens de Sion, où

Les mélèzes géants vibrent comme une lyre,
où encore à Vex, qu'il affectionne tout particulièrement.
Là, au détour du chemin,

Une croix, sur le ciel pâli de la vallée,
Dessine le profil de ses deux bras meurtris.

Il s'arrête un instant devant cette croix, et là-haut, loin
des bruits de la plaine, il adresse au Divin Crucifié, ces
vers dignes d'un Musset meilleur :

Car ceux-là seuls qui t'implorent le mieux,
Ce sont les fils de l'alpe, enfants, bergers et pâtres,
Ceux dont l'âme est plus franche, étant plus près des cieux.
Ceux pour lesquels tu fis la terre si marâtre.

Nous autres, les blasés railleurs, les aveulis,
Epaves des cités que la tourmente emporte,
Et qui, pâles, pressons dans nos bras affaiblis
Le spectre décharné de l'espérance morte :

Ainsi qu'un ver caché dans la pulpe d'un fruit,
L'orgueil, le fol orgueil nous ronge et nous torture :
Nous fuyons les sommets que la lumière azure,
Et le remords sur nous descend avec la nuit.

Fais briller dans mon ciel quelques rayons d'espoir,
Fais naître sur ma lèvre une ancienne prière,
Et me ressouvenir de ces mots que ma mère,
Avant de m'endormir me murmurait le soir.¹

Enfin,² dans de petits morceaux de touche très originale,
le poète nous communique ses impressions intimes, comme
dans les poésies intitulées « Pensées d'automne ⁽³⁾ » « Pres-
sentiment, » ⁽⁴⁾; ou bien encore il nous parle de Sion, sa ville
natale, et de Genève, où il fit ses études de médecine.

Voilà où le poète a puisé ses inspirations ; deux mots
maintenant sur les procédés littéraires et la technique de

(1) La vieille croix de Vex, p. 45

(2) Troisième partie : Poésies diverses.

(3) Page 92.

(4) Page 102.

l'artiste. M. de Courten est un moderne : il pratique, sans sourciller, l'enjambement, et fait rimer un singulier avec un pluriel. Il imite un peu, nous devons l'avouer ; on ne peut cependant lui en faire un reproche : il est si difficile aujourd'hui d'être complètement original ! Et d'ailleurs, comme le fait très bien ressortir une haute personnalité littéraire de la Suisse française, M. Virgile Rossel, « M. de Courten n'avait guère plus de vingt ans, lorsqu'il a écrit ses petits poèmes. A cet âge, on imite volontiers, ou du moins, l'on se souvient trop exactement. » ⁽¹⁾

Cependant à côté de cela, il y a encore chez M. Louis de Courten une assez belle part d'originalité pour qu'il ait droit à la reconnaissance du peuple valaisan : ce qui est personnel chez lui, c'est cette inspiration, ce cachet, que l'on trouve à toutes ses pages, et que l'on ne rencontre que chez nous ; c'est encore ce parfum de jeunesse, de fraîcheur, qu'on respire dans toutes ses poésies, et particulièrement dans celle qu'il a intitulée : « Volupté » ⁽²⁾ Ecoutez plutôt :

Je suis jeune. Le sang qui tourmente ma chair
Bat gaîment dans mon cœur et brûle dans mes veines,
Et dans l'adieu sans fin du rêve qui m'est cher,
J'écoute la chanson des tendresses humaines,
Et je chante et je ris. Qu'on me raille ou me plaîne,
N'importe, si je sens que mon âme frémit ;
J'adore le frisson nocturne qui blêmit
Mes lèvres, et qui fait que mon cœur parfois saigne.

Je marche sans regret, sans dédain, sans envie,
Toujours aimant, souvent joyeux, parfois moqueur ;
Ma jeunesse m'enivre, et je sens dans mon cœur
Chanter éperdument tout l'orgueil de la vie.

M. Louis de Courten est avant tout un coloriste : il excelle à peindre de petits tableaux très nuancés : portraits

⁽¹⁾ Préface, p. XXV.

⁽²⁾ Page 77.

d'aïeux, intérieurs de famille, monts hardis où poussent les gentianes, fonds clairs sur lesquels se détache le profil hautain de quelque cathédrale. Il charme l'œil, sans cependant négliger l'oreille. Ses vers sont très cadencés, doux comme le murmure du « ruisseau qui coule sur la mousse » ou vibrant comme «le son du cor au fond des bois.»

Tel est le testament que nous a légué M. Louis de Courten. Il nous prouve que notre Valais, que notre passé et que nos montagnes sont capables d'inspirer des poètes au génie élevé, et de faire vibrer des lyres aux accents mâles et harmonieux. Sachons marcher sur les traces de cet ami disparu, et, les yeux tournés vers lui, travaillons à enrichir notre littérature nationale, pour l'honneur de notre Suisse et du Valais catholique !

HÉRIBERT VEUTHEY